

BIBLIOTHÈQUE DE PROPAGANDE

N<sup>o</sup> 137

# LETTRES

A DES

# Catholiques

PAR

**A. MICHEL**

Prêtre libéré

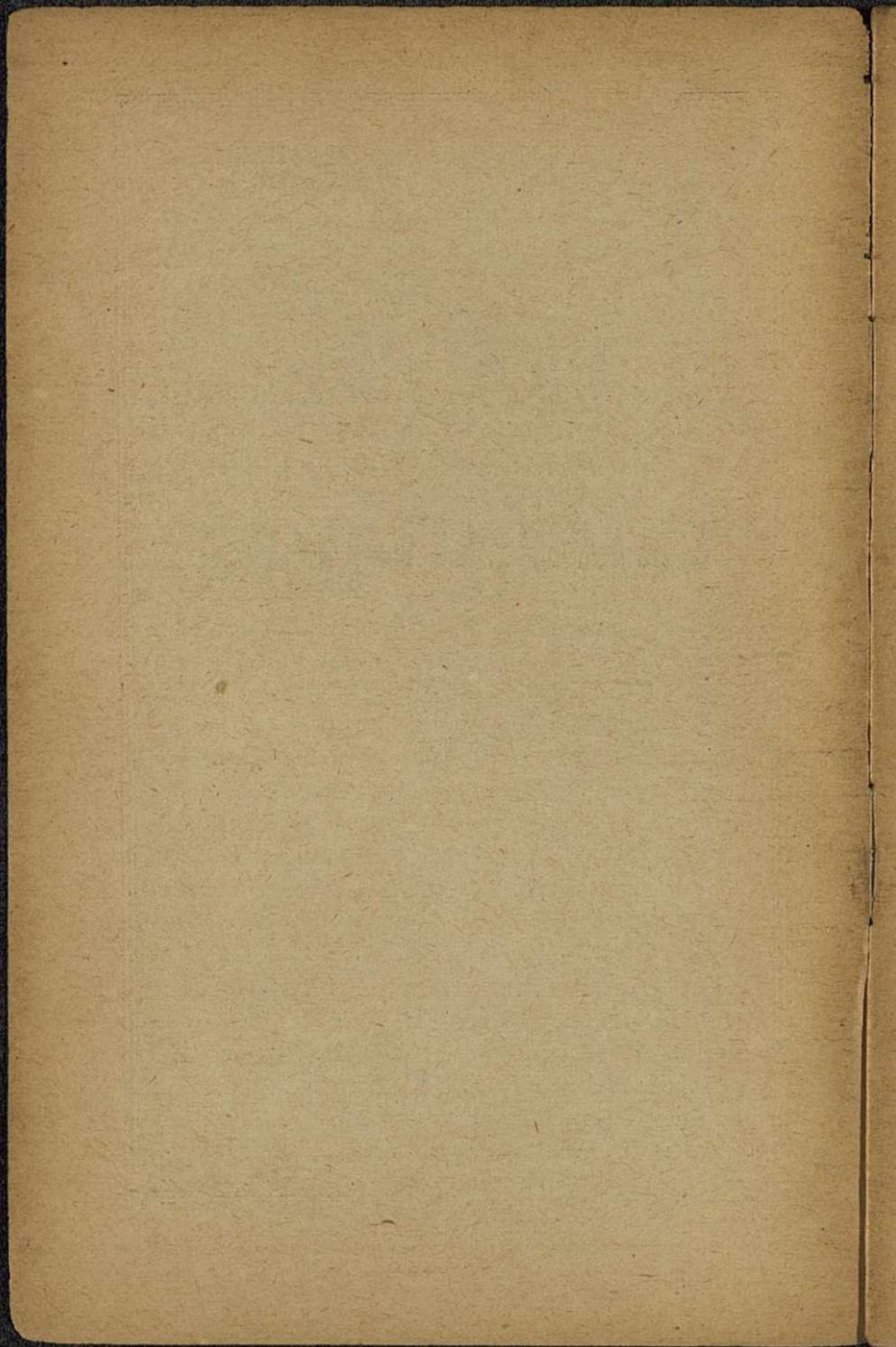
**Prix 10 centimes**

BRUXELLES

Bibliothèque de Propagande, Société Anonyme

BOULEVARD DU MIDI, 35

1906



## AVIS

Les pages qui suivent sont de nature, croyons-nous, à faire connaître la mentalité de divers milieux catholiques, telle qu'elle se manifeste en une circonstance notoire comme celle d'un prêtre qui, pour obéir à une habitude de vérité et de sincérité, abandonne et l'Eglise et le sacerdoce. On ne trouvera pas ici les lettres adressées par certains catholiques à ce prêtre, mais bien les réponses que celui-ci crût devoir faire à ces lettres, moins encore en vue des destinataires immédiats que du grand public. Sous cette forme les objections et arguments des catholiques ne pourront que ressortir mieux et renseigner plus exactement sur les manières de juger et de raisonner, les raisons et les prétextes, enfin sur la mentalité de ceux qui tellement s'enferment en leur dogmatisme et leurs habitudes, qu'ils en deviennent incapables de saisir tout ce qui diffère de leur point de vue exclusif.

Ainsi ces pages serviront à montrer aux adversaires du catholicisme combien nécessaire et difficile est l'œuvre de faire pénétrer un peu de lumière dans l'ignorance plus ou moins volontaire de ceux qui demeurent fanatiquement attachés à une foi que l'histoire et la sociologie condamnent. Trop de catholiques ne veulent rien savoir de ce qui est contraire à

leurs croyances. Et ils ne veulent rien savoir, tant est complète la confiance qu'ils ont en la vérité de ces croyances.

De là cette autre conclusion pourra se tirer, à savoir que l'école catholique, se refusant de propos délibéré à laisser voir les vrais aspects de la question religieuse, ne mérite pas une liberté dont elle n'use que pour enseigner l'erreur et fausser les esprits.

V..., 27 août 1904.

MONSIEUR LE PROFESSEUR ET CHER AMI,

Quelque envie que j'aie de vous gronder de votre réponse un peu tardive à mon impatience, je préfère néanmoins et de beaucoup vous remercier de la peine que vous avez prise de répondre à mes questions et à mes angoisses. Ils sont si rares les cœurs et plus encore les esprits en qui peuvent avoir pleine confiance ceux-là qui subissent la crise religieuse, l'un des phénomènes les plus caractéristiques et les plus douloureux de notre époque. Merci de m'avoir fait connaître votre état d'âme à vous — cette simple connaissance vaut déjà bien des arguments — merci également de vos affectueux conseils.

Je vous dirai cependant que ces conseils ne m'ont pas semblé en tout également bien appuyés et bien logiques. Et d'abord vous croyez aisément chez moi « à un simple doute qui n'est peut-être pas *très* fondé ». Vous avez ajouté le *très* en rature.

Hélas! cher Ami! que je voudrais donc pouvoir m'affirmer que je suis imprudent et qu'une prolongation

de mes recherches religieuses pourra avoir pour effet de me rattacher à des croyances que je sens déjà bien lointaines. Je ne puis évidemment songer à repasser avec vous tout le cercle de mes inquiétudes, de mes réflexions, des mes études. Il serait long déjà d'exposer l'état général de mes conclusions. Je l'ai fait — et incomplètement — dans une lettre à E., et pour économiser le temps je l'ai prié de vous adresser ces pages. J'ajouterai que voilà dix ans que j'étudie au multiple point de vue philosophique, historique, biblique, scientifique et social la question religieuse; ce fut l'objet propre et préféré de toutes mes études. Ma conclusion vous la savez déjà. Et je me sens le droit de dire que cette conclusion est sinon définitive et vraie en soi, du moins fondée sur de bonnes et de nombreuses raisons et ferme en moi.

A cette remarque générale vous me permettrez, n'est-ce pas, M<sup>r</sup> et cher Ami, d'en ajouter quelques autres plus particulières que me suggère votre lettre.

Vous parlez d'évolution dans la pensée religieuse comme dans tous les autres domaines pratiques et intellectuels. J'admets comme vous cette théorie dont les faits démontrent la réalité. Bien des choses se modifient et plus encore la connaissance des choses grandit dans l'humanité. Mais justement, n'est-il pas suggestif que le sentiment religieux, pris in globo, ait baissé avec l'élévation du niveau intellectuel des siècles, des nations, des individus? A un point de vue un peu différent, il est de toute évidence qu'on ne peut admettre dans les choses religieuses une réelle évolution *fondamentale*.

Par exemple, si les Apôtres, si Jésus lui-même n'ont pas cru à la divinité personnelle du Messie, cela ne

saurait déterminer ma croyance que l'Eglise ait même depuis le II<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> siècle, cru à cette divinité *personnelle* du Christ. Or, à mon avis l'Évangile ne nous renseigne pas avec une suffisante certitude sur la propre conscience de Jésus touchant sa nature divine, et par suite ses premiers historiens ont fort bien pu ignorer l'idée catholique et chrétienne actuelle.

Comme vous, je suis d'avis que la philosophie et la science ont peu d'autorité pour résoudre la question religieuse; elles ne peuvent presque rien, ni pour ni contre. C'est pourquoi de bonne heure mes recherches se sont portées sur les faits les plus décisifs de la Bible, de l'histoire des religions et de l'Eglise, enfin de la sociologie. Or, de nombreux faits particuliers j'ai de plus en plus tiré et tenu cette conclusion que le Catholicisme, que le Christianisme n'étaient pas transcendants, n'étaient pas surnaturels. Peu importe après cela que le Catholicisme soit ou non la plus parfaite des formes religieuses; je ne donne pas à cette question la même importance que vous.

Ne faites vous pas confusion encore en disant que « la divinité du Christ ne comporte pas l'évidence historique, qu'elle l'exclut même, sans cela elle ne serait plus objet de foi »? A ce subtil raisonnement, qui passerait presque pour une échappatoire, j'ai toujours répondu : « Je prétends bien pour moi avant d'adhérer à la divinité du Christ — mission et personne — base de la vérité de l'Eglise et de tous les autres dogmes avoir de ce fait tout au moins la même évidence — j'entends par là une *bonne* certitude — que j'ai, par exemple, du génie militaire de Napoléon. En eux-mêmes les miracles me donneraient cette certitude; malheureusement pour

diverses raisons les documents qui nous les relatent n'ont pas, tout compte fait, une autorité suffisante. Et quant à votre objection, il n'est pas malaisé de répondre que la divinité du Christ, étant historiquement démontrée, elle pourrait encore rester objet de foi, car le chrétien admettrait ce dogme *réduplicative*, une seconde fois et directement à cause de l'affirmation divine. Pour ce qui est du mérite, la morale me paraît suffire à mériter.

Je n'ai fait que toucher ce que vous dites de l'histoire des religions. Vous reconnaissez l'importance de cette science, et je le fais comme vous. Mais ne vous apparaît-il pas que la diversité des croyances religieuses, dans l'antiquité comme dans les temps modernes, que l'impossibilité — au moins jusqu'à présent — d'une entente générale sur la vraie religion comme cela a lieu sur d'autres faits scientifiques ou historiques, que l'existence de la religion prétendue seule vraie chez l'un des peuples les moins intellectuels du monde ancien — les Juifs —, et plus tard le succès du Christianisme parmi les classes inférieures de l'Empire greco-romain, aussi que dans la barbarie du haut Moyen-Age, sont plutôt des faits propres à suggérer le doute sur l'existence de la seule vérité religieuse absolue dans le catholicisme?

Il faut m'arrêter, mon cher Ami, car il faudrait un et plusieurs volumes — écrits d'ailleurs en partie — pour développer *mes raisons de ne plus croire*.

Volontiers je ferais choix de ce titre qui rappelle, en le modifiant jusqu'à le contredire, le titre d'un ouvrage de Brunetière. Oh! les apologistes du Catholicisme! J'en ai tant lus, mon cher Ami, que de plus en plus je me convains d'avoir raison contre eux. Brunetière

n'a-t-il pas dit — et après lui Guibert (1) — que *rien* dans le mouvement biblique moderne ne s'oppose au Catholicisme! Ce matin encore je lisais — et on attribuait le propos à l'abbé Bertrin — « que les guérisons de Lourdes n'étaient *en aucune façon* préparées et aidées ». Or, j'ai vu, vous avez vu, *la Grotte mystérieuse*, l'enthousiasme des processions, la ferveur des espoirs. Oh! le malin plaisir que souvent j'aurais eu à disséquer les raisons des apologistes, prêtres ou laïques pieux.

Soyez bien assuré de mon absolue discrétion par rapport à nos lettres. Mais j'espère que votre désir à ce sujet n'ira pas jusqu'à vous empêcher de conserver et de me renvoyer ensuite les miennes. Je tiens à celles ci comme à des documents sincères et spontanés et non toujours sans force, parce que j'y verse une réflexion longue et attentive.

Ai-je besoin de vous dire avec quel intérêt et quelle reconnaissance je recevrai de vous d'autres lettres. Moins elles tarderont et plus elles me seront utiles, car de moins en moins je me sens décidé à attendre.

Croyez à mon bien affectueux souvenir.

A. MICHEL.

V..., 9 Septembre 1904.

MONSIEUR LE PROFESSEUR ET CHER AMI,

Je serais désolé que mes réponses parussent montrer une reconnaissance trop mitigée pour votre si bienveillante intervention dans la crise douloureuse que je subis

---

(1) Prêtre français, connu par divers ouvrages apologétiques.

en ce moment. Mais je croirais non moins vous offenser en doutant de votre largeur d'esprit et en ne permettant pas à ma gratitude de faire néanmoins sur vos idées et conclusions les remarques qui me semblent justes et de nature à avancer notre débat.

A vrai dire votre dernière lettre ne m'a pas satisfait complètement et sans m'arrêter à vous dire mon impression générale, je vais seulement noter quelques réflexions à moi suggérées par votre lettre.

Je n'ignore pas, mon cher Ami, la force et la loyauté d'esprit que dans votre enseignement à B... vous avez montrées... C'est justement par quoi je me suis assuré que je trouverais en vous non peut-être un approbateur, mais du moins un contradicteur sincère et intelligent.

Me permettez-vous cependant de vous dire qu'il m'a paru plusieurs fois que votre hardiesse biblique et historique provenait de ce que à vos yeux les questions *fondamentales* restaient intactes... En est-il ainsi? J'en doute pour mon compte, mais je conçois très bien comment l'assurance de n'ébranler que des certitudes accessoires — tel un chat qui joue avec des souris, la comparaison *est de l'un de vos élèves* — peut sauvegarder la sérénité d'âme contre les criailleries des gens effarés et ignorants... Vous êtes heureux de n'avoir pas connu l'angoisse du doute total et du doute sur les questions les plus fondamentales.

Est-elle en effet bien certaine et même raisonnée votre affirmation « qu'aucune raison n'attaque *directement* le catholicisme? » Cependant vous n'ignorez pas la profonde obscurité et la confusion qui couvrent les plus hautes questions philosophiques de l'origine et de la valeur de la pensée, de l'existence de Dieu et de l'âme.

Je voudrais pouvoir comme vous continuer à dire après les négations des Protestants et des Rationalistes, après les hésitations des Catholiques, que la Bible est un document certainement divin, quel'on y trouve de réelles prophéties (au sens strict du mot), que les Évangiles sont des documents d'une vraie valeur historique.

J'ai encore quelque peine à croire que ces points ci n'offrent pour vous aucune difficulté : par exemple que Jésus se soit dit Fils de Dieu personnel, qu'il n'ait pas enseigné une très prochaine arrivée du royaume par la fin du monde. Que d'autres questions encore où les recherches bibliques et historiques ont contredit les anciennes données théologiques, par exemple, sur l'institution des 7 Sacrements, sur l'autorité des évêques de Rome. Heureux êtes-vous de ne voir que certitudes en tous ces points, car je ne suppose pas que vous appeliez « secondaires » ces dogmes. Pour les points secondaires — importants aux yeux de beaucoup — les conflits sont innombrables entre la religion et la science historique.

A plusieurs reprises, vous revenez sur ce point que l'antagonisme éclaterait non entre le catholicisme et les données philosophiques, bibliques et historiques, mais entre celles-ci et *certain*s théologiens maladroits, *certain*es conceptions catholiques inférieures... D'autres trouveraient que vous jetez à votre aise par dessus bord les organes du dogme. Pour moi en vous concédant partiellement votre remarque en ce qui concerne les théologiens et les bonnes femmes, je me vois amené à redire que l'opposition me semble porter aussi sur des points de 1<sup>re</sup> importance, comme sur d'autres de très minime importance, et que la question se pose non seulement

entre les savants d'une part et les théologiens et les bonnes femmes d'autre part, mais aussi entre la science philosophique, exégétique et historique et le catholicisme.

J'ai eu quelque peine à comprendre comment vous pouvez m'opposer une de mes propres pensées. Je l'ai dit et je le répète : le problème religieux n'est que d'une manière accessoire du ressort des *savants*. Mais je ne tombe assurément pas dans une contradiction en ajoutant que ce problème est très bien du ressort « de tous les esprits *supérieurs* ». De toute évidence, par ceux-ci j'entends les grands spécialistes — philosophes, historiens, biblistes, sociologues — qui ont travaillé le problème religieux plus directement que les chimistes, les géologues, les astronomes, etc., etc. Or, je suis convaincu que le plus grand nombre des grands *philosophes, critiques, biblistes et historiens* ne concluent pas en faveur du Judaïsme ni du Christianisme comme fait d'ordre strictement surnaturel, fut-ce même en leurs seuls points fondamentaux...

Avouerai-je, en finissant, que j'ai considéré presque comme une injure la supposition que vous faites que je pourrais répondre à votre dernière remarque par cette brutale fin de non-recevoir : « Cela ne vous regarde pas. » J'espérais vous avoir donné de mon cœur et peut-être de mon esprit meilleure opinion. Oui j'accepte votre avis sans pour cela m'oter le droit d'y répondre.

Croyez à mes meilleurs sentiments.

A. MICHEL.

B..., 20 novembre 1905.

MONSIEUR LE CURÉ ET BIEN CHER AMI,

C'est une très vieille habitude, qui a précocement dégarni mon front et qui souvent oppresse ma poitrine, que de rsepasser après une lecture, après une conversation, chaque mot, chaque idée. C'est un hommage que je rends aux opinions d'autrui et une assurance que je prends contre les miennes. J'ai agi de cette même façon intelligente et loyale — excusez le compliment — après la visite que vous m'avez rendue avant-hier. Cette visite, je l'attendais, car je vous avais dit ne trouver aucune raison pour me refuser à un entretien avec vous. Même je vous avais dit certaines raisons très intimes pour accepter un rendez-vous.

Vous ne vous étiez pas, je pense, renseigné au préalable sur ma situation de vie. Vous vous demandiez avec quelque inquiétude si vous n'alliez pas tomber dans *mon ménage*. L'aimable et intelligente dame du rez-de-chaussée qui vous ouvrit, m'a dit votre gêne au premier abord, gêne qui se dissipa quand elle vous eut indiqué mon appartement au premier, soulignant ainsi qu'entre elle et moi il n'y avait rien de commun, rien du moins de ce qu'un prêtre catholique eut pu soupçonner. Car, mon cher Ami, laissez-moi vous dire que c'est l'une des pensées les plus vraies de Pascal, et l'une des plus fines méchancetés de cet étrange apologiste du catholicisme, que d'avoir dit que « pour les dévots tout se ramène au 6<sup>e</sup> commandement ». Je me hâte d'ajouter que pareille préoccupation ne sembla pas de

votre part influencer notre amical et grave entretien. Nous parlâmes certitude, bible, histoire. Je cherchai à vous résumer brièvement les phases et les raisons de mon évolution. Nous nous sommes répondu l'un à l'autre, mais du moins nous nous étions au préalable écoutés, ce qui est une chose moins ordinaire qu'il ne semblerait.

Avant de revenir sur quelques idées de notre entretien, permettez-moi cette remarque que je ne mettrai dans cette lettre rien de nouveau. Tout ce que je vous dirai, je l'ai déjà pensé, je l'ai déjà écrit. Je ne sais s'il est en effet une seule face ou facette de la question religieuse que je n'aie pas considérée attentivement. C'est pourquoi aucune raison presque qu'on m'oppose ne me surprend et que j'y réponds comme à un argument attendu et à l'avance réfuté. Un jour vous pourrez lire imprimés et le récit général de mon évolution et les conclusions particulières auxquelles je suis parvenu sur les principaux points de la question religieuse. Seulement, comme je n'ai pas le droit de vous imposer la lecture de tous ces écrits, qui peuvent être longs, et le devront pour répondre à la complexité du sujet, afin de vous prouver l'attention loyale et affectueuse que j'ai prêtée à vos paroles, je me donne la peine de me répéter ici pour vous seul, mon cher ami. Votre amitié mérite bien cet hommage de la mienne.

Vous n'êtes pas le premier qui m'entreprennez sur la certitude, sur le besoin qu'à l'homme de parvenir à des données certaines sur lui, le monde, Dieu, cette vie, et la vie future. Même et un peu traitreusement, certains apologistes catholiques abusent de la réserve, du

souci *renanien* qu'ont les plus intelligents des non-catholiques à ne pas trop affirmer, à ne pas trop nier pour triompher de l'*incertitude* de leurs adversaires et de leur propre *certitude*. Je vous voyais céder presque à ce sophisme et c'est pourquoi je vous déclarai bien catégoriquement que mon respect pour les opinions d'autrui, que ma défiance à l'égard de mes opinions et la volonté de me maintenir toujours ouvert à une nouvelle vérité, à une vérité plus complète, ne signifiaient pas chez moi un doute réel, touchant le caractère non-divin du catholicisme. Mais d'un mot de mon aveu vous vous êtes fait un argument — vous n'êtes pas le premier que j'ai dû déloger de cette retraite subreptice — et vous m'avez dit: « Fort bien. Vous êtes certain de la fausseté du catholicisme. Mais c'est une négation cela. Maintenant il faudrait dire ce dont vous êtes certain et par quoi vous remplacez le catholicisme. » Comme toutes les discussions sérieuses, la nôtre se faisait complexe et subtile (la scholastique a du bon!). Sans m'en effrayer je répondis à votre attaque de flanc. D'abord pour mon compte personnel — vous dis-je — j'adhère au spiritualisme avec une intensité de conviction raisonnée, égale à celle par laquelle je nie le caractère surnaturel du christianisme. Au reste je ne range pas parmi les idiots, comme le font beaucoup de catholiques et même certains spiritualistes, ceux-là qui ne croient ni à Dieu, ni à l'âme. J'ai le malheur de trop me douter des difficultés de ces hautes questions. Mais en ce qui me concerne, j'adhère au spiritualisme et je crois que cette doctrine peut suffire à la vie individuelle et sociale, comme aussi elle garde, à mon avis, de fort bons arguments. S'il est des catholiques fana-

tiques et étroits, il est aussi des libre-penseurs fanatiques et étroits. Je déteste — pardon de ce grand mot — autant les seconds que les premiers. Ainsi donc, contre moi et beaucoup d'autres, l'argument catholique défaille qui prétend triompher de l'impossibilité d'asseoir la certitude de l'esprit et de la vie en dehors des principes catholiques.

Cependant, mon cher Ami, encore bien que j'adhère à identifier certitude et tranquillité, encore bien que j'apprécie et trouve *naturel* (au sens profond du mot), le fait par l'homme de pouvoir s'expliquer lui-même, le monde et la vie, cependant, je ne crois pas qu'il soit juste de tirer un argument en faveur d'une doctrine de cette tendance qu'à l'homme à conclure, surtout en matière si haute et qui le touche de si près. D'abord l'existence n'est pas tellement impossible sans convictions philosophiques arrêtées. Autrement notre société actuelle ne tiendrait plus. Puis en pratique chacun se fait des convictions et cela avec une facilité qui n'est certes pas de nature à beaucoup relever la valeur de ce besoin de certitude. En vérité, si toute conviction vaut par elle-même comme puissance de vie et tranquillité de paix, elle vaut plus encore par la manière dont elle a été acquise. Il faut vraiment une mauvaise foi insigne doublée d'une ignorance pareille pour ne pas estimer plus le scepticisme d'un Renan que la conviction robuste mais naïve de la religieuse catholique. Il faut même remarquer — cela a des bornes d'ailleurs — que l'ouverture d'esprit ne va pas en toute matière sans une certaine habitude de douter, de revenir sur les preuves, de nuancer, les affirmations et les négations. Les grands esprits furent toujours quelque

peu des douteurs et se permirent d'être originaux, de ne point penser comme tout le monde. Et n'est-ce pas à cela que revient la maxime, avouée par la philosophie savante comme par la simple sagesse de l'humanité. « Plus on sait et plus on s'aperçoit qu'on ne sait rien. »

Mais la controverse catholique, loin de méconnaître l'inexistence ou du moins l'infériorité intellectuelle de certaines convictions, purement philosophiques, exagère plutôt l'une et l'autre, afin de conclure ensuite à l'utilité, à la nécessité morale de la révélation chrétienne. Ni moi, ni tous ceux qui croient à la force du spiritualisme ancien, et qui comptent qu'il se relèvera sur les ruines des actuelles religions positives et révélées, nous ne pouvons admettre le point de départ ni donc la conclusion de cet argument catholique. Néanmoins nous devons reconnaître que la révélation, une fois établie en fait, serait de grande utilité à la raison dans la recherche des vérités religieuses et morales. Nous devons en tous cas examiner la question *de fait*, la révélation juive et chrétienne fut-elle même d'avance démontrée *inutile*. Et alors se pose la question biblique et évangélique.

C'est à résoudre cette question — cette partie de la question religieuse — qu'ont été voués mes plus longs, mes plus laborieux efforts.

Je dépasserais trop les bornes d'une lettre en exposant ici toute la suite de mes études. Ce sera l'objet de divers écrits qui n'attendent pour paraître que l'organisation plus définitive de ma nouvelle vie. La question biblique et évangélique rentre, en l'inaugurant, dans la question historique religieuse. Comme la Bible, comme

l'Évangile, l'Histoire de l'Église m'a fait apparaître le christianisme parfois grand, généreux, admirable, parfois aussi étroit, nuisible, critiquable, mais jamais surnaturel, divin, religion absolument vraie et définitive. Vous avez insisté, mon cher Ami, sur la preuve que serait à elle-même l'Église, et sur la puissance démonstrative qui lui vient de ce qu'elle a survécu à toutes les persécutions, et même au simple cours du temps, plus destructeur que tout, au dire du poète. Votre argument était celui du sublime Lacordaire. Je vous ai répondu d'abord que le fait de la pérennité du christianisme n'était pas si entier que vous le disiez et que l'Église devait bien attendre un siècle au moins avant de trop s'en prévaloir. En effet la question catholique n'est posée, en réalité, que depuis trois siècles et même que depuis un siècle et moins devant le seul juge irrécusable et définitif : la science biblique et historique. Mais le catholicisme dut-il vivre des siècles encore, on trouverait à ce fait de très sérieuses explications fort naturelles, en particulier la persistance indéradicable en l'homme de l'idée et du sentiment religieux dont le catholicisme n'est après tout aux yeux du grand nombre que l'une des formes et des applications historiques. La pérennité du catholicisme dans le passé n'est pas non plus en sa faveur un argument décisif.

D'abord le christianisme est fort loin d'avoir toujours été persécuté. Puis, et je vous le faisais sentir par des exemples tout modernes, la persécution violente est un instrument à deux pointes, dont l'une guérit les blessures qu'a faites l'autre. Les persécutions ont détaché ou éloigné de l'Église un certain nombre de timidités

difficilement nombrables. Mais, en retour, elles ont renouvelé la conviction du grand nombre par cet attachement instinctif de l'homme à ce qu'on lui veut ôter, par cette force de réaction beaucoup plus sentimentale qu'intelligente et raisonnée qu'on peut aisément remarquer dans les détails de la vie quotidienne.

Besoin et possibilité de certitude, question biblique, évangélique et historique, tels furent les points principalement touchés dans notre entretien, Je ne crois pas avoir trahi votre pensée dans ce déjà trop long résumé. Du moins j'ai fait effort pour ne pas la trahir. Comment n'arriverais-je pas à écrire *honnêtement* puisque nous avons bien pu discuter en *honnêtes gens*? Et de fait, aucun heurt violent n'a marqué notre entretien. Vous y mettiez plus de solennité et quelque chose de ce ton religieux et prêcheur, naturel au prêtre. Moi je discutais avec une sévérité, une objectivité plus entières, parfois même avec un sourire que j'aurais pu craindre devoir être pris comme un manque de gravité, si j'avais pensé avoir à faire à un prêtre moins intelligent que vous. Et, en vérité, beaucoup de gens, beaucoup de prêtres et de catholiques, pour n'être pas de Marseille ni de Gascogne, semblent apprécier peu la conviction qui ne se manifeste pas en affirmations tranchantes, en cris, voire en injures. Eux se croient fort parce qu'ils crient fort. Il faut à l'intellectuel une antipathie profonde et devenue seconde nature, pour ne pas user parfois de ce procédé, seul utile et opportun vis à vis de certaines mentalités et qui consiste — je l'ai dit déjà — à exagérer les raisons, à crier, à injurier, peut-être même à menacer. Je le reconnais encore, le fanatisme catholique n'est pas seul à juger de cette

façon grossière. *Certains* libres-penseurs, *certaines* socialistes n'arrivent pas à admettre ni la sincérité, ni l'intelligence de quiconque ne proclame pas l'idée de Dieu une billevesée, la religion une exploitation et un chancre, le prêtre un imbécile, un farceur ou un scélérat, l'état social actuel une combinaison de crimes et d'absurdités, et le nouvel état social la plus aisée des choses à concevoir et à réaliser !

Par contre, l'habitude de nuancer son opinion, l'effort constant vers des approximations toujours plus grandes autour de la vérité, ne doivent pas rendre toute conviction inconsistante, ni laisser croire aux autres qu'on est le premier à ne pas être de son propre avis. C'est ainsi que, pour ne pas affirmer ni croire tous les prêtres inintelligents, j'ai la conviction expérimentale que la plupart des prêtres ne peuvent, ou ne savent, ou ne veulent pas approfondir la question catholique et religieuse, et que beaucoup n'en ont même pas l'idée. Je vous le disais, Monsieur et cher Ami, ceux-là qui, parmi mes anciens collègues, passent le plus de temps possible à la pêche, au jeu, à table, ne seront pas les moins sévères à qualifier mon acte d'apostasie, d'orgueil, de présomption ou pire encore, à leur sens du moins. Avouez que de semblables censeurs nous confirment étrangement dans nos « erreurs ». Cela me fait songer à une bonne religieuse qui attribuait « ma corruption de cœur et d'esprit à de maudites lectures ». J'avais, moi, la naïveté de croire qu'il n'y avait pas de lectures maudites — sauf quelques-unes de tout à fait bas étage ou trop disproportionnées à l'âge.

J'achève, Monsieur et cher Ami, ce retour sur notre

entretien de l'autre jour. Je ne vous ai pas *converti*. Même je ne l'ai pas essayé, car c'est une œuvre longue, et difficile, et pénible, je le sais par expérience. Vous ne m'avez pas non plus converti. Car si vous ne savez pas toutes mes raisons anti-catholiques, je sais moi et je savais toutes vos raisons catholiques. N'importe, vous avez achevé notre entretien par un monologue de péroraison, où j'ai tenu à voir l'habituelle onction cléricale et aussi de l'amicale tendresse, plutôt qu'une pitié méprisante. Vous avez souhaité que je ne me meure pas ainsi, même vous avez prophétisé que je ne mourrais pas ainsi. Moi, sur un ton moins solennel, que je voulais pourtant sans légèreté, je vous ai répondu que « en tous cas, si d'ici à un mois je venais à tomber malade et à mourir, je mourrais avec la conviction de ne m'être pas trompé, avec une joie très douce d'avoir montré quelque courage et voulu quelque bien, avec aussi une humble mais sincère espérance en Dieu et l'autre vie. »

Veillez agréer, Monsieur le Curé et cher Ami, l'assurance nouvelle de mon attachement inaltérable.

B..., 6 Février 1906.

MONSIEUR LE PROCUREUR,

Tout en vous remerciant de la peine que vous avez prise de communiquer ma lettre et ma demande à qui de droit, permettez-moi de vous dire que votre réponse officielle, je suppose, ne saurait me contenter.

Je n'ai aucunement à discuter avec la Congrégation la question de ma sortie. Nous ne pourrions nous entendre. Autant elle considère, elle, la chose comme

opposée au devoir, autant moi je la pense nécessitée par le devoir. En dehors de cette question de principe il reste ce fait. J'ai de longues années fourni mon labeur à la Congrégation, qui en retour pourvoyait à mon existence, avec la promesse sous-entendue de subvenir également à mes besoins de maladie ou de vieillesse. Vous me direz que le changement de ma condition est imputable à moi-même. Je ne songe pas à le contester: je pourrais même m'en glorifier. Mais c'est une bien étroite conception de la justice, celle qui la fait dépendre d'idées particulières. Si j'avais démérité par indiscipline ou autrement, je comprendrais que la Congrégation m'opposât la fin de non-recevoir de ma sortie volontaire ou involontaire. Mais en face d'une situation spéciale, où je n'ai semblé renoncer à des droits acquis que pour des raisons de conscience, de loyauté et de sincérité, il est étrange de me voir ainsi dénier des droits réclamés d'ailleurs avec toute la délicatesse possible et sous l'impulsion de la nécessité(1). Je le répète, cette conception catholique de la justice est bien faite pour confirmer dans l'opinion que vous et les vôtres ne jugez et ne pouvez juger des choses qu'à un point de vue d'étroit dogmatisme.

C'est bien inutilement que vous dites que je suis sorti de la Congrégation « sans avoir de plaintes raisonnables à formuler ». La question est tout autre, vous le savez. J'ai quitté parce que j'ai voulu mettre ma vie extérieure en accord avec des convictions longuement mûries. La Congrégation peut bien ne pas approuver,

---

(1) Car, il doit être permis de le dire, le prêtre qui a tout sacrifié à ses convictions ne trouve pas toujours dans les milieux non-catholiques l'aide matérielle et morale dont il aurait tant besoin.

ne pas comprendre ces raisons, cela ne lui donne pas le droit de se refuser à mes justes revendications. Il est inutile encore de parler ici de « droit chrétien ». Nous ne nous entendrions pas et il me suffit d'avoir l'approbation de ma conscience et de gens aussi honorables qu'éclairés. Mais je pense qu'avec un peu de bonne volonté de votre part, nous aurions réussi à nous entendre sur une question de « droit humain », j'allais dire de « charité humaine ».

Croyez pourtant que je reste très sensible à la peine que vous dites éprouver de ma sortie, de mon « apostasie ». Mais pouvais-je hésiter entre mon devoir et le sacrifice d'affections pourtant chères ? Vous me faites parvenir « le document authentique par lequel je cesse de compter parmi les membres de la Congrégation. » J'ai le cœur trop haut pour croire que ce document assez inutile me libère des sentiments que je dois à des souvenirs chers. Je regrette seulement que les circonstances et vos procédés me donnent certaines apparences d'y manquer.

Veillez agréer, Monsieur le Procureur général, la nouvelle et sincère expression de mon souvenir respectueux.

AL. MICHEL.

*P. S.* Il sera, je crois, assez inutile de vous envoyer la présente lettre. Je l'écris plutôt pour le public et pour eux qui voudront soutenir ma juste cause. Encore une fois, je regrette que vous me forciez à cette attitude.

B..., 17 janvier 1906.

CHÈRE SŒUR,

Je commençais à me faire à votre silence, à accepter que vous ne donniez pas de réponse à ma lettre de nouvel an. Ce silence lui-même me touchait plus que tout, comme exprimant votre profonde mais affectueuse douleur.

Aujourd'hui je reçois votre lettre et je pense devoir y répondre quelques mots, moins pour vous que pour ceux et celles qui partagent vos manières de voir.

Votre lettre, permettez-moi de le dire, s'inspire d'une certaine étroitesse que je ne croyais pas trouver si grande, fut-il chez une religieuse, d'ailleurs expérimentée. Même j'ai cru y deviner quelque dépit et presque une légère intention de me blesser.

Vous dites ne me répondre que par « une grande compassion ». Vous me croyez « le plus malheureux des hommes ici-bas et plus encore dans l'autre vie, » où vous me voyez déjà tomber dans le « gouffre de l'enfer. » Vous allez jusqu'à souhaiter que je revienne au catholicisme ou que je devienne « fou ». Dans ce dernier cas, dites-vous, « ma responsabilité serait moins grande devant Dieu ». Enfin vous me rappelez ma lointaine et longue éducation dans « la maison de Dieu » et pour expliquer mes « sottises idées », où maintenant je « m'entête », vous ne trouvez que ces « maudits livres » que j'aurais plutôt « dévorés que lus ».

Il y aurait sur tout cela bien des choses à dire et il est vraiment regrettable que tant de catholiques se fassent

de quiconque ne pense pas comme eux une idée aussi étroitement fausse.

Je ne sais, par exemple, si beaucoup ont autant que moi, non seulement beaucoup lu, mais encore beaucoup relu, beaucoup comparé et beaucoup écrit.

Dans la difficulté des questions il est certes indispensable de beaucoup lire, de tout lire. Mais je crois pouvoir m'assurer qu'à mes lectures j'ai apporté toujours les nécessaires conditions de maturité, d'attention, de loyauté.

Je sais pour moi beaucoup de catholiques, beaucoup de prêtres, qui non seulement ne lisent pas ainsi, mais ne prennent jamais entre les mains un livre sérieux. Ceux-là demeurent fermes et tranquilles dans la foi. Non, chère Sœur, je ne suis ni fou ni en train de le devenir. Jamais je ne me suis senti l'esprit plus calme, plus lucide, plus modéré. Ce n'est aucunement par bravade ou par inconscience que je ne crains ni l'enfer, ni le tribunal de Dieu. C'est tout simplement pour avoir cherché la vérité avec un âpre labeur et pour ensuite lui avoir rendu hommage au prix même de tous les sacrifices de cœur et de vie assurée.

Je dois encore relever un passage de votre lettre, celui-ci : « Ne croyez pas être plus sage et plus instruit qu'un Léon XIII et un Pie X qui sont vénérés du monde entier... Vous, simple enfant du peuple, vous voulez vous faire une religion à part. Ne faut-il pas dire que c'est folie et grande folie. »

Vous ne vous êtes pas aperçue qu'en unissant ainsi les noms de Léon XIII et de Pie X, vous faisiez une chose assez extraordinaire. Tous deux furent papes, mais leur valeur personnelle — la seule chose que je doive consi-

dérer — ne fut pas égale. Certes l'exemple d'un Léon XIII restant catholique, est à considérer et je l'ai considéré. Ce faite pendant s'explique pour diverses raisons un peu trop longues à exposer ici. Cela n'empêche pas que j'estime très fort les idées très larges, très hautes, et parfois très nouvelles, oui très nouvelles, de Léon XIII. Quant à Pie X, je n'ai certes pas la sottise de lui dénier toute grande qualité. Croyez du moins que ceux-là qui s'occupent de ces questions ne voient en lui qu'un bon prêtre, tour à tour vicaire, curé, évêque, cardinal et pape, mais aucunement un homme d'une vraie autorité scientifique dans les actuelles discussions sur la philosophie, le catholicisme et autres points importants.

En écrivant votre dernière phrase, vous n'avez pas songé que de Jésus aussi on disait qu'il n'était qu'un simple « enfant du peuple », « le fils de Marie et du charpentier Joseph ». Ne pensez pas, d'ailleurs, que de quelque façon je songe à me comparer à Jésus. Je ne songe même pas à « faire une religion à part », comme vous le dites. Bien au contraire j'en suis revenu, et je me tiens à ces grandes vérités religieuses, admises depuis toujours par la foule des hommes comme par le plus grand nombre d'esprits éclairés, et contre lesquelles ni la science ni l'histoire n'ont pu encore ce qu'elles ont pu contre le catholicisme et le christianisme.

Un instant, Chère Sœur, je me suis senti heureux que votre silence fit place à des reproches plutôt injustes et vifs, et que votre douleur se mélangeât d'irritation et de mépris. Je me disais que ces derniers sentiments, en vous empêchant d'être troublée dans votre foi, en diminuant l'affection que vous me portiez,

vous rendraient ainsi moins malheureuse de mon acte.

Et, assurément, cette solution me satisfait en ce qui nous concerne, vous et moi. Mais le respect que je dois à la vérité m'a obligé à écrire ces lignes que d'ailleurs vous ne lirez jamais peut-être. Il m'est plus difficile à supporter que tant d'autres catholiques, tant d'autres religieuses jugent ma conduite avec une étroitesse aussi injuste, aussi éloignée de la solide vérité. Ces façons de juger ne sont que trop propres à réveiller, à affermir les opinions de ceux qui pensent l'éducation catholique et le milieu des couvents inaccessibles à tout sentiment sincère de loyauté intellectuelle. Peut-être alors la Société a-t-elle le droit de protéger ses membres et elle-même contre de pareilles déformations, contre l'ignorance qui devient coupable, puisqu'elle s'accompagne, puisqu'elle provient d'une décision de ne rien connaître en dehors des idées catholiques, et de traiter sans examen tout ce qui est contraire à ces idées de « folie et pure folie ».

Mais votre cœur se manifeste aux toutes dernières lignes de votre lettre. Bien plus que vos raisons, vos bons sentiments pour moi sont de nature à m'émouvoir. Veuillez donc croire une fois encore à l'assurance que je vous donne de la peine que j'ai de m'être vu obligé par le devoir à accomplir un acte nécessaire et glorieux, mais pourtant douloureux et à vous et à moi.

B., novembre 1905.

MON CHER AMI,

Te souviens-tu de la conversation que nous eûmes une après-midi de septembre de l'année dernière, autour d'une table où tant de fois avec le pain du corps j'ai pris en de familiers entretiens le réconfort délicieux de l'amitié, dans cette chambre de famille devenue mon foyer adoptif? Tu venais de rentrer de je ne sais plus quelle course et, nouveau marié, tu avais eu la joie exquise de te voir reprocher, ton absence trop longue au gré de celle qui t'adressait cet affectueux reproche. Ce fut bien mal que tu te défendis contre un si tendre reproche et bientôt par une liaison dont je n'ai pas retenu tous les fils, nous en vîmes à aborder les questions de la politique et surtout de la philosophie et de la religion. Nous n'avions mis à cela aucune intention et nous continuâmes sans aucun apprêt. Comme moi tu suivais le naturel penchant de ton esprit ouvert à tout ce qui est vraiment digne d'occuper un homme.

Nous n'étions pas cependant que des hommes autour de la table qui nous unissait. Il y avait une jeune fille, ta sœur, dont il me fut donné souvent d'admirer en de graves controverses, la conviction à la fois candide, forte et très intelligente; une autre jeune fille prêtait surtout l'éclat de ses rires à nos discussions qui parfois se faisaient un peu ardentes; tu n'as pas oublié la jeune femme qui intervenait de temps à autre bien qu'elle fut trop préoccupée de toi, pour prêter à nos graves débats une réelle attention.

Enfin ai-je besoin de te rappeler à côté de l'aimable physionomie de cet homme en qui une vive curiosité d'esprit s'unit à l'entente des affaires, celle aussi de cette femme ta mère et presque la mienne qui en son bon sens trouvait la conciliation de toutes les divergences d'idées, de toutes les difficultés de la vie?

Pour toi, mon cher Ami, tout en mettant une modestie extrême à proclamer ton incompetence, tu disais l'intensité de l'actuel conflit entre les idées politiques et sociales, philosophiques et religieuses, la largeur de raison que tu apportais à écouter les diverses opinions, à lire les journaux des divers partis. Et comme parfois une partie de l'auditoire — tu sais bien laquelle — se récriait contre la belle hardiesse de ton attitude, je vois encore avec quelle vivacité à la fois fâchée et aimable tu rappelais que si l'une moitié de l'humanité a reçu la suprématie — non pas le monopole — du cœur, c'est à l'autre moitié qu'est échue la suprématie — non pas le monopole — de la raison. Et comme je crois, les idées de foi, d'obéissance à l'Eglise, peut-être même d'enfer, avaient été jetées dans le débat tu disais encore que ceux-là qui discutent le problème religieux et le résolvent librement se mettent à un point de vue qui n'est pas celui d'une catholique. Tu citas enfin, pris dans le milieu de notre modeste et chère cité, quelques exemples propres à établir, que l'étude approfondie et absolument loyale des questions religieuses a souvent pour effet d'affaiblir la certitude de la croyance.

Dans tout cela, je n'étais guère intervenu que pour remettre au point quelques-unes des affirmations auxquelles ton inexpérience, par toi-même avouée, et l'entraînement de la conversation avaient donné une

forme qui dépassait certainement ta pensée. Pourquoi je me taisais, tu le sais maintenant, mon cher Ami. Car, tu n'exprimais que trop, sans le savoir, mes propres pensées, mon propre état d'âme. Je ne pouvais te contredire sans que s'élevât en moi l'intime mais pénible reproche de ne pas être sincère. Par contre, le milieu où je me trouvais, l'habit que je portais, enfin les temps qui n'étaient pas venus encore, me défendaient d'exprimer moi-même ce que d'ailleurs tu disais si bien et moins encore de donner à tes idées toute l'approbation qu'au fond de mon âme je leur croyais due.

Aujourd'hui je ne suis plus tenu à la même réserve. J'ai accompli entre le catholicisme et moi une rupture extérieure, longuement préparée par le conflit intérieur de mes pensées avec les pensées catholiques. De ce conflit je n'ai ni l'intention, ni la possibilité de retracer ici les diverses péripéties, ni les nécessaires mais douloureuses répercussions dans ma vie. Qu'il me suffise de te dire à toi, mon cher Ami, que je suis capable de comprendre ce langage, de dire par toi à toutes les personnes qui là-bas me portèrent et de l'affection et de l'estime, que la démarche à laquelle je me suis enfin résigné, démarche que je voulais retarder toujours, sachant l'étonnement et la peine qu'elle causerait à beaucoup, n'a rien d'une vulgaire aventure ou d'un coup de tête. Elle est le résultat d'une longue série d'études, de réflexions et d'observations, elle n'est que la manifestation d'un esprit, assoiffé non seulement de vérité mais encore de sincérité. Je le dis pour les autres; — car à moi il suffit du témoignage de ma conscience, — nul n'a le droit de contester la noblesse de mes intentions, la loyauté de mes recher-

ches, et j'ose l'ajouter, le labeur et peut-être la compétence qui m'ont conduit à des conclusions religieuses contraires au catholicisme.

Ceux-là qui voudront sans préjugés prêter une attention sérieuse, je ne dis pas à mon cas particulier, dont je ne m'exagère ni ne me cache l'importance, mais à la question religieuse en elle-même, pourront trouver dans les pages que je ne tarderai pas à publier tous les éléments d'appréciation. Encore une fois, je n'ai pas la possibilité de donner ici toutes mes raisons. Mais ces raisons je les ai et j'espère un jour les dire.

Mon cher ami, j'ai fait bien longue cette lettre que d'abord je ne savais trop me décider à commencer. C'est qu'en effet, ma situation ne laisse pas d'être embarrassante. Si je me tais on dira que c'est parce que je n'ai rien à dire. Si je parle on ne manquera pas d'insinuer que je cherche à *excuser* ma rupture avec le catholicisme. Entre ces deux alternatives, je me décide pour la seconde, car elle me permet du moins de satisfaire par une loyale explication à ce que je dois aux esprits sincères et aux cœurs qui me furent, et, je l'espère, me resteront, affectueusement dévoués.

J'espère aussi que mon attitude demeurera toujours également éloignée et de la crainte servile et de l'inutile bravade. Le bon témoignage de ma conscience me préservera sans trop de difficultés de ces deux excès. Pour le moment j'accepte comme une impossibilité le retour en mon pays et au milieu de ceux que j'aime, parce qu'il ne me convient ni de me prêter à une vaine curiosité, ou à je ne sais quel scandale, ni de sembler insulter par ma présence à des sentiments de douloureux étonnement et de profonds regrets que je com-

prends et qui me touchent, bien qu'il m'ait paru nécessaire de ne pas y subordonner ma conduite. Ceux là ne feront preuve ni d'intelligence, ni de tact, ni de cœur, qui dans ma réserve ne verront qu'une honte secrète et je ne sais quel sentiment d'une prétendue indignité.

Ces explications, mon cher ami, te sont à toi, je le répète, moins nécessaires qu'à beaucoup d'autres. Si donc je te les adresse, c'est dans la pensée que tu pourras les communiquer aux personnes dont j'ai à cœur l'estime et l'affection et qui peut être, ne sauront, malgré elles, se défendre de m'accuser.

Je leur dois cette explication, car il me serait pénible de contribuer par mon silence à un jugement injuste de leur part contre moi; je la leur dois comme une preuve de la souffrance profonde que je ressens à les troubler et à les attrister dans leur affectueuse estime pour moi.

Crois, mon cher Ami, à mes sentiments cordialement dévoués.

A. MICHEL.